

Le bloc-notes de Bernard-Henri Lévy

Le « Chien » de Montaldo. Le « Grand amour » d'Orsenna. Le « Verbatim » de Jacques Attali. Et, maintenant, le Giesbert. Il y a un point commun entre ces titres – ou plutôt deux. Ce sont des best-sellers. Et ce sont des livres qui, surtout, font de François Mitterrand leur héros. Vive agitation, du coup, chez les éditeurs de France et de Navarre : le Président ferait-il vendre ? suffirait-il qu'il soit le sujet d'un livre pour que le livre fasse un tabac ? serait-il en train de devenir, à lui seul, dans un marché quasi sinistré, le dernier filon éditorial ? et si tel était le cas, si l'homme de la force tranquille était en passe de troquer ses électeurs contre les lecteurs, à quoi faudrait-il imputer cette métamorphose, cette alchimie ? Un mitterrandiste dirait : « c'est la preuve qu'on l'aime encore – fût-ce dans le secret des cœurs. » Un antimitterrandiste : « la haine qu'il inspire est sans limites – ce qu'on cherche, dans ces livres, c'est des raisons de le mieux haïr. » On permettra au romancier d'avancer une troisième raison qui a, entre autres mérites, celui de n'être point politique : Mitterrand est une figure, voilà tout ; une créature de fable et de roman ; ce qui, par les temps qui courent, et vu le prosaïsme ambiant, devient la denrée la plus rare et probablement, donc, la plus courue. Vous en connaissez beaucoup, vous, d'hommes d'Etat qui aient une gueule de personnage historique ? Là, l'époque en tient un. Alors elle se jette dessus. S'en repaît. Ne le lâche plus. Elle qui vit – et meurt – d'éphémère, elle s'enivre de paroles (ou de silences) où elle croit pouvoir renifler comme un parfum de « vraie » histoire. Mitterrand, grimoire vivant. Mitterrand, bloc de mémoire. Des innombrables avatars qu'aura connus ce diable d'homme, allez savoir si ce n'est pas celui où, à la fin des fins, il se sera lui-même senti le mieux !

Préférer le Jockey Club à l'Académie, et le Faubourg Saint-Germain à la Sorbonne. Fréquenter l'univers des courses et des bals, plutôt que celui des écrivains. Voir dans la comtesse de Guerne « l'une des deux ou trois grandes figures musicales devant lesquelles les véritables artistes s'inclinent » et, en matière d'« artistes véritables », placer Montesquieu avant Mallarmé ou voir dans l'« Esther » de Reynaldo Hahn toutes les grâces du « récit biblique » alliées – sic – à celles de la « tragédie racinienne »... Ce ne sont que quelques-uns des « choix » qui ressortent des « Ecrits mondains » de Proust, exhumés par Jean-Claude Zylberstein dans « 10/18 ». Et je ne vois dans la littérature contemporaine

■
Conseils à un jeune essayiste, ou romancier, ou poète : écrire sur François Mitterrand.

■
L'axe Proust-Genet-D'Annunzio : pourquoi une mondaine ou un giton valent mieux qu'un écrivain.

■
Soljenitsyne chez Pivot. Le retour d'« Apostrophes » ?

que deux autres exemples – majeurs, s'entend – de cette bien singulière inversion. Celui de D'Annunzio professant, lui aussi, qu'aucun commerce d'écrivain ne vaut la conversation d'un prince romain. Et celui, une fois de plus, de Jean Genet que l'on n'aurait jamais fait renoncer, pour un dîner avec Monsieur Sartre, à une virée avec un giton ou un quelconque mauvais garçon. Leur point commun à tous les trois ? Une certaine liberté d'allure. Une forme d'extravagance. Mais aussi – et c'est plus important – cette idée que ce qui compte, chez les êtres, c'est moins les œuvres que les signes. Une vie comme une lettre... Un homme comme un hiéroglyphe... L'entière humanité, semblable à un linéaire B dont il leur reviendrait de percer le chiffre et le secret... Jouer les signes contre les discours, c'est le propre de l'écrivain mondain. Suggestion – à vérifier : et si c'était aussi, par extension, celui de l'écrivain tout court ?

Soljenitsyne à « Bouillon de culture » – j'allais dire à « Apostrophes ». Passionnant, bien entendu. Par moments, presque bouleversant. Avec un Pivot au meilleur de lui-même – ce rôle de « passeur » faussement innocent, qui est, de tous, son meilleur emploi. Pourquoi ce trouble, alors, lorsque s'achève l'émission ? Pourquoi ce léger malaise que je ne suis pas, il me semble, le seul à éprouver ? Une hypothèse, parmi d'autres. Soljenitsyne est l'homme d'un livre. Il est l'un des très rares auteurs – dans l'histoire, non seulement de la littérature moderne, mais de la littérature de tous les temps – à avoir écrit un livre (« L'archipel ») dont on puisse dire, sans emphase aucune : « il a bouleversé le monde, changé la face de la planète. » Alors il est écrit, ce livre. Et comme il est écrit, il le réécrit. Et on a parfois même le sentiment qu'il n'en finit pas de le retoucher, recycler, remettre sur le métier – une interminable glose, oui, autour d'une œuvre unique, et qui justifie une vie. En sorte que pour le reste... Oh ! mon dieu, le reste... Que peut-on bien faire d'autre, pour le reste, et quand on a derrière soi un tel monument, que bavarder avec Pivot, discuter avec Kadaré ou même – le temps est si long ! – s'arrêter un moment chez de Villiers, du côté du Puy du Fou ? Soljenitsyne absorbé par son livre. Épuisé par le geste de l'avoir écrit et d'abord, bien entendu, vécu. Soljenitsyne comme aspiré dans le grand trou sidéral, et noir, de la dernière œuvre à avoir, je le répète, révolutionné l'ordre des choses. De l'inconvénient, pour un écrivain, d'être né génial et géant. ●

